L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLES-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN, 1ER JUIN.

FEUILLETON.

LES TROIS SAURAIN

PAR

ÉMILE RICHEBOURG.

VII—(Suite).

—Ah! elle danse.

—Elle danse mon neveu. C'est une polka, une polka qui n'est pas de neige temps, mais qui est néanmoins fort jolie.

—Oui-dà; elle sait danser, ma fille. A sa manière, vous comprenez, je lui ai fait apprendre toutes les danses. J'ai bien soif, donc...

—Comment, je pas me l'avoir dit plus tôt? Venez, je veux vous conduire au buffet.

Le buffet ne manquait au rez-de-chaussée de la maison, dans le salon du notaire; la partie utile l'avait à deux battants sur le vestibule, élevé de cinq marches au dessus du jardin. Peu de personnes se donnaient la peine de venir jusqu'au buffet, même inutile, du reste, puisque les rafraîchissements et les pâtisseries ne contenaient du strychnine dans le jardin parmi les ifs. Le docteur pouvait donc parler à M. Journeux sans craindre d'être observé et entendu. Il présumait que le restaurant avait deux verres d'orgeat pour commencer son attaque.

—Mon Monsieur Journeux, lui dit-il, en le faisant asseoir près de lui sur un divan, ne trouvez-vous pas qu'on est mieux ici que sous les arbres?

—Mais oui; vous comprenez, on est surtout mieux assis.

—Cela pourtant moi qui ai en l'idée de cette fête.

—Vous avez bien idée, docteur.

—Vous a-t-on parlé de ma belle fête?

—Mais oui, mon ami, M. Journeux!

—Et vous savez que Mlle Emma est la reine de la fête?

—Mais c'est possible! Vous me faites plaisir, docteur. Vous comprenez.

—Vous pensez toujours à la marier?

—Oui; définitif le fait! soupira le notaire.

—Je vous trouve un gendre.

—Vous l'avez trouvé un gendre.... Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez jeté.... trouvé un gendre! Mademoiselle Journeux! Journeux en voiture! Journeux en dessous.

—Je crois avoir le pas pour le mari de m'en occuper. Il faut, le médecin. C'est un homme honorable, intelligent, ayant une belle position et une assez jolie fortune. Il aime votre fille, dépêche-toi! en soulignant les mots avec intention, et il se contentera d'une dot de quatre mille francs.

—Quatre mille francs! s'écria le rentier en s'agenouillant le dit-on. Vous êtes sûr qu'il ne demandera pas cela?

—Très sûr, répondit le médecin en souriant.

M. Journeux poussa un énorme soupir.

—Comme ce gueux de notaire m'a trompé! pensa-t-il. Est-ce que je connais ce monsieur? reprit-il tout haut; comment le nommes-vous?

—Vous le connaissez très bien, monsieur Journeux; ce monsieur, votre future gendre, c'est moi.

—Vous! vous! ôt le rentier sur deux tons de voix qui en exprimaient démesurément les nuances, je ne m'étonnais guère.... je n'étonnais jamais cru.... Oh! mais, c'est si drôle, vous comprenez....

Le médecin sourdit en livre jusqu'au sang.

—Je ne vois là rien que de très-sérieux, dit-il sèchement. Est-ce que vous repoussez ma demande?

—Mais non, docteur, mais non; pourtant, vous comprenez.... Ah! maudit notaire, gronda-t-il entre ses dents.

—Eh bien monsieur Journeux, j'attends votre réponse, reprit le médecin avec aridité.

—Cent mille francs! pensait le rentier. Pourquoi ai-je donné ma parole à l'autre? Notaire, notaire, comme il m'a joué! Si Emma peuvait le refuser!.... Allons, j'ai encore un espoir.

—Mon cher docteur, reprit-il, je ne peux rien vous promettre positivement: il faut que je parle à ma fille, vous comprenez! Mademoiselle Emma.

—Mais, tenez, tenez, l'ai chercher votre réponse.

Ils sortirent ensemble du salon et se séparèrent après avoir fait quelques pas dans le jardin.

Le bal venait de cesser pour un instant; tout le monde se rassemblait sur le perron, afin de jouir du spectacle d'un feu d'artifice que l'on allait tirer. Aux quatre coins du jardin, des flammes de bengale semblaient incendier les arbres.

M. Journeux rejoignit sa fille, lui prit le bras et s'étonna un peu de la foule avec elle.

Les premières fusées s'élançaient, en sifflant, vers le ciel.

Après le feu d'artifice, lorsque l'orchestre reprenait le rapros du bal, Emma voulut quitter son père.

—Je vous ai promis pour ce quadrille, mon père, lui dit-elle.

—Tu en danseras une autre, fit M. Journeux; je veux te parler un instant. Dis-moi, Emma, ajouta-t-il, ne serais-tu pas contente de te marier?

—Très contente, mon père, répondit la jeune fille tout surprise.

—Eh bien, tout à l'heure, on viendra te demander en mariage.

—Avec vous accepté, mon père, balbutia Emma d'une voix tremblante.

—Certainement.

—Oh! mon bon père, merci! s'écria la jeune fille en laissant échapper quelque joie.

—Ma foi, se dit M. Journeux, voilà encore une surprise à laquelle je ne m'attendais guère. Ah oui! Emma, tu connais donc le mari que je t'ai trouvé?

—Mais oui, mon père; c'est M. Saurain, M. Auguste Saurain.

—Auguste, fit M. Journeux; oui, je m'en souviens, c'est en effet son prénom. Et tu veux bien l'épouser? ajouta-t-il.

—Mais je l'aime, mon père, je l'aime!

—Elle l'aime, marmura le rentier, dont les bras tombèrent lourdement à ses côtés. Ah! pauvre docteur!.... Et moi qui croyais le courir un fils si candide, si ignorant!.... Dans ce moment, continua-t-il, il tient mes deux cent mille francs.

Emma, appuyée sur le bras de son père, le regardait, hébetée et souriante. Pauvre fille! elle trouvait en bonté bien grande; car, dans l'illusion de son cœur, elle ne demandait pas à la jeune Saurain fût le mari dont il venait de parler. Comment aurait-elle pu soupçonner la recherche des deux frères?

"Maintenant, ma fille, reprit M. Journeux, je peux retourner à la danse.

—Oh! je ne veux plus danser, mon père. Il est déjà tard, et, si vous le voulez, nous partirons; j'ai beaucoup de sommeil, et ainsi avec la joie que vous avez mise en moi.

—Puisque tu le désires, allons-nous-en. D'ailleurs, je suis exténué; toi-même, tu dois être bien fatiguée.

Le notaire, qui les vit s'éloigner, courut après eux.

"Et quoi! dit-il, vous nous quittez déjà?

—Emma est fatiguée, répondit M. Journeux, crainte, il n'est pas loin de minuit, vous comprenez.

Et pendant que la jeune fille jetait sur ses épaules un burnous algérien, le rentier disait à l'oreille du notaire:

—J'ai parlé de votre demande à ma fille; elle est ravie.

—Vraiment!

—Oui; elle m'a avoué qu'elle vous aimait.

Un peu pâlissant, le notaire se redressa aussi majestueusement que possible pour s'écrier à la jeune fille, avec un salut, qui sentait le plus adorable.

—Mademoiselle, je vous en témoigne gratitude et un regard plein de reconnaissance.

Dans ce regard, la fatuité du notaire crut voir la preuve de l'amour que, selon M. Journeux, la jeune fille avait pour lui. L'amour, le même qu'il avait de sa personne devint meilleure encore. Aussi, quand il revint vers ses invités, il prit un petit air Richelieu qui fit naître plus d'un sourire derrière les éventails.

Le départ de Mlle Journeux fut comme le signal de la retraite; on commença à se retirer; il ne restait plus que quelques personnes qui prenaient congé des deux frères.

—Cette soirée a dû être heureuse pour toi, dit Amédée en serrant la main de son frère.

—Très contente, mon père, répondit la jeune fille tout pensive.

—Et bien, tout à l'heure, on viendra te demander en mariage.

—Avec vous accepté, mon père, balbutia Emma d'une voix tremblante.

—Certainement.

—Oh! mon bon père, merci! s'écria la jeune fille en laissant échapper quelque joie.

—Ma foi, se dit M. Journeux, voilà encore une surprise à laquelle je ne m'attendais guère. Ah oui! Emma, tu connais donc le mari que je t'ai trouvé?

—Mais oui, mon père; c'est M. Saurain, M. Auguste Saurain.

—Auguste, fit M. Journeux; oui, je m'en souviens, c'est en effet son prénom. Et tu veux bien l'épouser? ajouta-t-il.

—Mais je l'aime, mon père, je l'aime!

—Elle l'aime, marmura le rentier, dont les bras tombèrent lourdement à ses côtés. Ah! pauvre docteur!.... Et moi qui croyais le courir un fils si candide, si ignorant!.... Dans ce moment, continua-t-il, il tient mes deux cent mille francs.

Emma, appuyée sur le bras de son père, le regardait, hébetée et souriante. Pauvre fille! elle trouvait en bonté bien grande; car, dans l'illusion de son cœur, elle ne demandait pas à la jeune Saurain fût le mari dont il venait de parler. Comment aurait-elle pu soupçonner la recherche des deux frères?

"Maintenant, ma fille, reprit M. Journeux, je peux retourner à la danse.

—Oh! je ne veux plus danser, mon père. Il est déjà tard, et, si vous le voulez, nous partirons; j'ai beaucoup de sommeil, et ainsi avec la joie que vous avez mise en moi.

—Puisque tu le désires, allons-nous-en. D'ailleurs, je suis exténué; toi-même, tu dois être bien fatiguée.

Le notaire, qui les vit s'éloigner, courut après eux.

"Et quoi! dit-il, vous nous quittez déjà?

—Emma est fatiguée, répondit M. Journeux, crainte, il n'est pas loin de minuit, vous comprenez.

Et pendant que la jeune fille jetait sur ses épaules un burnous algérien, le rentier disait à l'oreille du notaire:

—J'ai parlé de votre demande à ma fille; elle est ravie.

—Vraiment!

—Oui; elle m'a avoué qu'elle vous aimait.

Un peu pâlissant, le notaire se redressa aussi majestueusement que possible pour s'écrier à la jeune fille, avec un salut, qui sentait le plus adorable.

—Mademoiselle, je vous en témoigne gratitude et un regard plein de reconnaissance.

Dans ce regard, la fatuité du notaire crut voir la preuve de l'amour que, selon M. Journeux, la jeune fille avait pour lui. L'amour, le même qu'il avait de sa personne devint meilleure encore. Aussi, quand il revint vers ses invités, il prit un petit air Richelieu qui fit naître plus d'un sourire derrière les éventails.

Le départ de Mlle Journeux fut comme le signal de la retraite; on commença à se retirer; il ne restait plus que quelques personnes qui prenaient congé des deux frères.

—Cette soirée a dû être heureuse pour toi, dit Amédée en serrant la main de son frère.

—Très contente, mon père, répondit la jeune fille tout pensive.

—Eh